

La musique qu'on entend ...

En matière musicale, chacun a ses préférences, et des goûts et couleurs on recommande généralement de ne pas en discuter. Ainsi, si je vous demande quel genre de musique vous écoutez, que vous aimez donc, vous allez rapidement pouvoir m'énumérer vos préférences, c'est-à-dire les musiques que, non seulement, vous prenez plaisir à écouter, mais encore, celles dont vous recherchez activement la compagnie. Le plus souvent on ne cherche pas à savoir la raison de nos amours, on se contente d'apprécier et on se laisse subjugué.

Il m'est donc venu à l'idée, dans le but, entre autres, d'éviter tout parti pris personnel, de vous proposer une exploration périphérique de la matière musicale environnante. Mon idée est de mettre entre parenthèses mes propres penchants esthétiques et de prêter attention pendant une certaine période (presqu'un mois) à la musique qu'une personne de ma condition vivant à Port-au-Prince pouvait involontairement entendre à la radio, dans les rues, dans son voisinage immédiat, à la télévision... Ainsi, par un retournement un peu paradoxal des choses, je me suis mis, cette fois-ci, à écouter, avec une oreille dressée, les musiques qu'habituellement j'entends distraitement et qui font partie de mon quotidien sans que je le veuille forcément. Je voudrais donc essayer de vous présenter succinctement mes impressions et trouvailles toute empreinte, il est vrai, de subjectivité étant donné la brièveté du temps d'écoute et le volume des productions.

La musique du voisinage

Là où je vis, il y a à proximité une communauté protestante très active. En prêtant l'oreille à la musique qui parvient jusqu'à moi, j'ai pu distinguer la prédominance des chants liturgiques, l'importance des chorales qui s'exercent parfois des journées entières. La qualité des voix n'est pas mauvaise quoique l'harmonisation des parties soit plutôt élémentaire. On chante *a cappella* ou accompagné d'un pianiste lui aussi pratiquant parfois de longues heures à jouer, de son jeu *legato* et doux, surtout du Chopin. J'entends aussi des arrangements originaux du *gospel* dit haïtien mettant en vedette des solistes de bon calibre, mais il y a aussi des chants collectifs rappelant par la tessiture, les mélodies et rythmes, les chœurs zoulous d'Afrique du Sud. Lors des enterrements, on passe la nuit à prier et chanter. Je présume que les communautés protestantes ont plus ou moins le même profil, mais quand je visionne sur le petit écran la communauté *Shalom* par exemple, c'est plutôt une musique de transe réduite à sa plus simple expression (formule incantatoire à répétition) avec les fidèles gesticulant et dansant jusqu'à épuisement qui me sidère. Bien entendu, de bons musiciens sortent de cette chaudière en ébullition et le *gospel* haïtien est bien vivant en témoigne les nombreux concerts évangéliques. Quand ça devient inquiétant, par contre, c'est lorsque ces groupes investissent les genres non religieux et populaires jusqu'au *konpa* et la musique de carnaval... En comparaison, la musique des catholiques paraît frêle et timorée.

Je ne nie pas que l'on puisse entendre des groupes musicaux s'exerçant, des instrumentistes pratiquant des gammes ou jouant pour leur plaisir, et même des chants vaudous au beau milieu de la nuit où l'on essaie par exemple d'exorciser un membre de la famille. Autrefois, les dimanches, des mélomanes se faisaient un point d'honneur à nous faire entendre de la

musique classique, mais ce temps-là est révolu d'autant plus que chacun a maintenant ses propres moyens personnels (les baladeurs) pour écouter la musique qu'il aime.

La musique des rues

Nos rues grouillent de musiques. Il y a d'abord les voix traditionnelles des colporteurs : les vendeurs de ballets, de fruits, de services divers... Celles-là tendent à disparaître. Là aussi, la technologie a fait irruption car même des brouettiers sont parfois munis de haut-parleurs diffusant de la musique populaire pour attirer la clientèle. Il y a aussi la musique à haute intensité de décibels des transporteurs publics qui pénètrent directement jusque dans nos maisons avec leur rap créole et *konpa* surtout. Les basses en sont saturées et les voix déformées par le réglage ce qui est une des caractéristiques sonores de la musique qu'on écoute dans les milieux populaires mais pas exclusivement. On sait que les décibels et les basses surévaluées produisent un effet de grisaille sur celui qui écoute et malmènent les tympanes et le sens de l'ouïe. La musique serait-elle devenue l'opium du peuple ?

La musique vivante de nos rues est surtout celle des groupes ambulants. D'abord, les fanfares des funérailles aux marches funèbres et celles des jours de parade exécutant des marches d'Occide Jeanty notamment, des « *Dessaliniennes* », et parfois des meringues traditionnelles. Ici, la technique des soufflants (et la qualité des instruments eux-mêmes) laisse souvent à désirer. Ensuite, et c'est plus important, il y a les bandes à pied, armées de tambours, de *tchatcha*, cornets, *vaksin*, fer... qui guettent la moindre occasion pour investir et congestionner les rues. Les bandes à pied sont très actives dans le carnaval où des musiciens de fanfares viennent les rejoindre avec leurs caisses claires, trompettes, trombones et hélicons... A la période du carême ces mêmes groupent se muent en bandes de *rara* plus traditionnelles où les bambous (parfois en tube de plastique) et les tambours traditionnels sont prépondérants. Les groupes *rara* qui sont plus hermétiques et structurés dansent sur un rythme dénommé *rabòday* surtout, avec des relents mystico-religieux. Ces bandes à pied sont donc de véritables orchestres ambulants d'où émane une musique participative où chacun peut donc y mettre du sien. Elle obéit à une harmonie non orthodoxe très tolérante vis-à-vis des dissonances et des notes hors diapason, pourtant la musique reste cohérente et surtout entraînant. L'haïtien a un rapport viscéral avec la musique qui anime son quotidien et chacun est musicien, potentiellement. Fait à signaler, les femmes instrumentistes font leur apparition dans les groupes ambulants.

J'ai la chance de pouvoir faire mes observations pendant la période du carnaval où je peux entendre un grand nombre de groupes à pied et surtout les DJs (Disc Joker) motorisés qui, les dimanches gras, inondent les rues de la musique des autres, sans avoir à payer de royalties. En outre, ces DJs animent de plus en plus les bals et font donc une concurrence déloyale aux groupes musicaux.

Dans nos rues il y a aussi les haut-parleurs fixes. Ainsi à Pétion-Ville, je me suis mis à compter ces lieux d'émission à même le trottoir. Sur un parcours de six à sept cents mètres, j'ai pu en dénombrier plus d'une dizaine qui diffusent à tue-tête principalement de la musique du groupe *Tropicana*, de *Coupe Cloué*, le *batchata* dominicain mais aussi le rap créole... Là où l'on vend du tafia et le soir venu, on raffole surtout de la musique *petwo rasin kanga* d'Azor et de *Wawa* ... à

grand renfort de saturation bien évidemment.

Enfin, il y a les éternels troubadours qui se produisent aux abords des restaurants, sur les plages, avec leurs guitares modifiées, banjos, *tchatcha*, *mannouba* et même accordéons. Leur répertoire semble s'être figé depuis une dizaine d'années, ce qui est peut-être aussi lié à la tranche d'âge avancée de ces musiciens.

La musique dans les médias

Assurément les médias (radio, télévision) regorgent de musiques de toutes sortes. Il y a des stations de radio qui ne diffusent que de la musique (agrémentée de messages publicitaires) et qui ont une programmation très stricte. Certaines sont spécialisées dans les "slow" comme on dit: chansonnettes françaises, R&B, *zouk love*... D'autres consacrent de longues heures, généralement celles où l'écoute est au top, à diffuser de la musique *konpa* (de loin la plus populaire auprès du public). Certaines consacrent un jour par semaine à la musique rétro haïtienne ou étrangère, d'autres ont des programmes de musiques religieuses (évangélique ou catholique), d'autres encore diffusent de la musique latine... On peut même à certaines heures, et parfois même sur une base quotidienne, écouter du jazz, un genre qui a fait son petit bonhomme de chemin auprès du public. On en dirait pas autant de la musique classique...

Les clips publicitaires des radios (et des stations de télévision) sont en général accompagnés de musique. Là il y a, je crois, des trucs intéressants. J'ai été frappé par la qualité: du son, des compositions de styles variés, des instrumentistes et des chanteuses et chanteurs. Je vous invite à faire comme moi ; à prêter l'oreille en délaissant les images.

Néanmoins, ce qui a vraiment dominé les médias pendant cette période de festivité c'est sans conteste la musique de carnaval. Les meringues carnavalesques ont un drôle de trajectoire. Chaque groupe se fait un point d'honneur de présenter la meringue la plus entraînante qui soit. Il ne s'agit pas seulement d'une question purement honorifique, pouvoir décrocher une place dans le défilé constitue, pour le groupe, une très bonne opération financière et publicitaire. La meringue une fois produite, ne dure que le temps du carnaval et quand elle arrive au défilé (si le groupe est chanceux) elle est encore réduite à sa plus simple expression puisqu'en général on ne retient que les séquences, de préférence celles contenant des formules brèves, les plus susceptibles d'électriser le public. Cette année il y a eu 191 meringues carnavalesques. Si chaque meringue dure en moyenne 10 minutes, alors il faudrait 1910 minutes (soit près de 32 heures) pour les entendre toutes. Le comité du carnaval ne retient en général qu'une douzaine de groupes, c'est dire que chaque groupe essaie de se tailler une place et qu'il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Les groupes féminins (car, là aussi, il en existe) sont peu nombreux ; c'est un progrès, autrefois il n'y en avait pas du tout.

Au point de vue strictement musical, il y aurait beaucoup à dire de ces meringues. Autrefois, au temps de Nemours Jean-Baptiste et de Webert Sicot, il n'y avait que trois ou quatre meringues à retenir l'attention. Maintenant il y a en surabondance. Il existe plusieurs modèles de meringues, celle des groupes *konpa*, au sein de laquelle les deux "ténors" du béton (*T-Vice et Djakout #1*) se livrent une polémique de plus en plus virulente d'année en année; les groupes *rasin* (*Boukman Experyans, Chandèl, Koudjay, Kanpech, Don Kato* – ce dernier à cheval sur

plusieurs styles) , qui, pour vouloir tenir un langage contestataire par rapport au régime en place, sont, à toutes fins utiles, privées de défilé ; les groupes rap (*Rockfanm chalè, Team Lòbey, Barikad Crew, Anbasad Kanp...*) qui sont probablement en majorité et sont peut-être les plus médiocres à part quelques- uns. Au sein de chacune de ces grandes divisions il y a des sous-groupes. Dans le genre *rasin* par exemple, qui a pour ancêtre commun la meringue de *Bookman Eksperyans "Kè m pa sote"* (chanson sortie tout droit d'un péristyle), il y a différents rythmes traditionnels qu'on essaie de mettre en valeur. Il en est de même pour le rap créole (dont l'ancêtre est *King Possee*) et le genre *konpa*.

Il y a de belles tournures bien travaillées dans certaines meringues, des modulations rythmiques (on passe du reggae, raga muffin, au *rabòday*, du boléro au *konpa* endiablé, du rap au *rasin*), des modulations harmoniques généralement abruptes qui font monter la tension, des *breaks*, des cellules mélodico-rythmiques brèves qui donnent le tournis (là les riffs de guitare y jouent un rôle très important), des lyriques à double sens et beaucoup d'ironie. Pour la plupart, ce sont des compositions collectives qui donnent dans le fragmentaire, animation oblige car chaque séquence doit pouvoir se suffire à elle-même et tourner non stop en boucle pour la grande joie des fêtards...

Au final...

Cette trajectoire périphérique (ô combien courte !) sur la musique qu'on entend souvent n'a fait que nous mettre en appétit. Du voisinage immédiat aux médias, il y a des ondes variées et grouillantes qui nous atteignent et colorent notre quotidien. C'est un monde riche qui nous fait comprendre, encore une fois, que la musique est la forme d'art la plus populaire, qu'en plus elle a une signification profonde pour l'haïtien qui en a fait une production sociale vivante et fonctionnelle. Il serait temps que des études socio-musicologiques en profondeur soient consenties pour essayer de lever le voile sur cet aspect fondamental de nos vies. Quand on pense à l'absence d'encadrement de nos musiciens condamnés à l'apprentissage par imitation immédiate on se rend compte, une fois de plus, de la quantité et de la profondeur de nos talents. C'est que chez nous, la musique est une question de vie... ou de mort.